

Du multilinguisme au plurilinguisme

Christian Tremblay, Président de l'OEP

mise à jour 7 novembre 2007

Le concept de multilinguisme est un concept ambigu que l'on retrouve avec son ambiguïté dans tous les débats européens à propos de la question européenne des langues.

Pour simplifier, il existe non pas une conception mais au moins deux conceptions opposées du multilinguisme que le concept de plurilinguisme a pour vocation de départager.

Il est nécessaire de tenter d'abord une clarification sémantique pour déboucher plus loin sur des aspects géopolitiques et géostratégiques.

Malraux a dit (mais il n'a pas été le seul) qu'un des grands drames de l'homme est de ne pouvoir nommer les choses. Les concepts de multilinguisme et de plurilinguisme permettent de nommer des choses différentes, et on peut justifier sémantiquement ce choix.

Caractérisation sémantique

Il se trouve - est-ce pure coïncidence? - que la distinction est cohérente avec la définition du plurilinguisme telle qu'elle est donnée par le Conseil de l'Europe. Pour la Division des Politiques Linguistiques, est plurilingue la personne qui parle (à divers niveaux de compétences) plusieurs langues. Le terme de multilinguisme, appliqué à la société, ne permet pas de distinguer selon qu'il y a connaissance par les individus de plusieurs langues ou simple coexistence de plusieurs langues dans cette société. C'est la raison pour laquelle, le complément naturel à cette proposition, que l'on reprend dans les premières lignes de la Charte européenne du plurilinguisme (http://plurilinguisme.europe-avenir.com/index.php?option=com_content&task=view&id=332&Itemid=88888896), c'est de dire qu'une société est plurilingue lorsqu'elle est composée d'individus majoritairement plurilingues, le terme de "multilinguisme" pouvant conserver son caractère globalisant et ambigu.

Avant de poursuivre, signalons que les essais de clarification sont récents, et que le flou caractérise la plupart des écrits dans ce domaine. Par exemple, Claude Hagège dans *l'Enfant aux deux Langues* (1996), reprenant Claude Truchot (1994), inverse les sens.

Bien que la question sémantique ne soit pas réellement le propos, arrêtons-nous quand même à cet aspect, avant de mesurer toute l'ampleur géopolitique de la distinction entre les deux modèles.

Nous avons dit que pour un individu, être plurilingue ou multilingue revient au même. Par contre, pour une société, nous assistons à une différenciation progressive des sens. Partant d'une situation de quasi-synonymie, plurilinguisme et multilinguisme parviennent aujourd'hui à recouvrir des réalités très différentes pour ne pas dire opposées.

En effet, pour une collectivité, la coexistence de plusieurs populations monolingues mais de langues différentes n'a qu'un lointain rapport avec la situation d'une population d'individus parlant majoritairement plusieurs langues. Bien sûr, entre ces deux situations bien différenciées peut se trouver toute une gradation de configurations intermédiaires. Néanmoins, il est regrettable d'imaginer qu'un même terme ou que deux termes désignent indifféremment des réalités qui en définitive ont assez peu de choses en commun.

Nous voulons ici à la fois expliquer, justifier et asseoir la légitimité de la différenciation de sens à laquelle nous assistons mais dont le processus est seulement en cours et loin d'être achevé.

Quelques remarques donc pour étayer ce point de vue.

Chaque fois qu'on applique l'adjectif à une entité précise, la synonymie joue à plein : ex. : personne

multilingue ou plurilingue, texte multilingue ou plurilingue, organisme multicellulaire ou pluricellulaire.

Par contre, quand on a affaire à un ensemble plus complexe, la pratique est plus floue. Multipartisme et pluripartisme sont indifférents en droit constitutionnel. Par contre, pluralité n'est pas multiplicité. La multiplicité est plutôt la multiplication du même tandis que la pluralité est la multiplication dans la diversité. D'où la notion de pluralisme politique par exemple.

De même, on dira plus difficilement « gauche multiple » que « gauche plurielle », sans doute parce que le mot « pluriel » comporte deux sèmes d'unité et de différence qui sont inexistantes dans « multiple ». C'est sans doute aussi pour cette raison que « pluriel » admet deux contraires dans « unique » et « singulier », alors que « singulier » n'est pas le contraire de « multiple ».

La « singularité » n'est pas l'« unicité ». Il y a dans la « singularité » une idée d'identité irréductible qui est incompatible avec l'idée même de multiplication par suite d'une sorte d'inaptitude à la reproduction du même. Quelqu'un de singulier a, du fait de sa singularité, quelque chose à voir avec bizarrerie, étrangeté, excentricité, extraordinaire, extravagance, originalité, non sans, dans certains contextes, une connotation péjorative. Se singulariser est parfois mal vu. Pour cette même raison, le pluriel maintient l'unité, la cohésion, alors que le multiple reste neutre de ce point de vue.

Pluriel vient de « plus », c'est plus que un, mais ce n'est pas forcément un multiple. C'est ainsi qu'une personne plurilingue vaut plus qu'une personne unilingue (l'empereur Charles Quint exprima cette idée en disant qu'un homme qui parle quatre langues vaut quatre hommes), de même, un pays plurilingue a manifestement une supériorité par rapport à un pays monolingue. Le monolinguisme est à certains égards dans le monde d'aujourd'hui une forme d'illettrisme. Par contre, l'unité et la cohésion d'un Etat multilingue est plus problématique. L'Europe est sans nul doute multilingue, mais elle ne sera vraiment l'Europe que lorsqu'elle sera plurilingue.

Un multilinguisme d'inspiration anglo-saxonne : multilinguisme sans plurilinguisme

Sur la base de la distinction sémantique que nous venons de justifier, il apparaît que deux modèles de multilinguisme se dégagent très fortement.

Il y a un multilinguisme d'inspiration anglosaxonne, très lié aux idées communautaristes, ethnicistes, qui ont marqué la recherche américaine depuis une trentaine d'années. Mais les idées qu'elle sous-tend ont des racines beaucoup plus anciennes qui plongent dans l'histoire même des Etats-Unis. Dans cette conception, la représentation de la société est celle d'une juxtaposition de communautés animées par des sentiments identitaires, qui communiquent peu entre elles quand elles ne se haïssent pas. Le ciment de ces communautés, c'est la constitution américaine et la langue anglaise. C'est le modèle dont Bernard-Henri Lévy fait l'éloge dans un de ses derniers ouvrages, en l'opposant au modèle républicain à la française. En gros, et en caricaturant à peine, les communautés sont assimilées à des réserves d'indiens (les Français d'Amérique, du Québec, d'Acadie ou de Louisiane savent très bien ce que cela veut dire). Or, sous une forme à peine plus acceptable, c'est le même multilinguisme que le British Council s'est efforcé de vendre et continue de promouvoir en Europe. Ce multilinguisme, c'est le multilinguisme des langues régionales et minoritaires *contre* et non *avec* les langues officielles européennes. Le but géostratégique est évidemment d'asseoir l'hégémonie de l'anglais, les langues régionales et minoritaires devenant les témoins de sociétés dépassées par la modernité.

Le fait que le même terme soit d'usage pour désigner à la fois le multilinguisme et le plurilinguisme n'est pas dû au hasard, l'anglais ne faisant pas la différence entre *ce* multilinguisme et *l'autre* multilinguisme qu'il n'a pas encore conceptualisé. Le terme de plurilinguisme est ignoré des dictionnaires de langue anglaise et si l'on fait un test sur la Toile sur *plurilingualism*, on peut vérifier que l'emploi du terme existe mais est tout à fait marginal. Il sort dix fois moins que le terme *multilingualism*.

Ainsi, basé sur la disparition des langues de culture et l'utilisation de l'anglais comme moyen de

communication généralisé, ce modèle développe en réalité une situation typiquement coloniale.

L'*autre* conception du multilinguisme (que nous désignons par le terme de *plurilinguisme*) trouve sa source dans une inspiration tout à fait différente qui est plutôt celle de l'humanisme européen.

Un plurilinguisme humaniste

Dans cette conception, nous n'avons pas des communautés qui se juxtaposent mais des sociétés ouvertes qui échangent, qui interagissent et se mélangent aussi pour créer de nouvelles identités tout en conservant et faisant évoluer les leurs. Il y a une acceptation de l'autre et la différence, l'altérité sont sources de créativité et de richesse. Cette relation à l'autre aux niveaux individuel et sociétal est conceptualisée sous le terme d'interculturalité ou de dialogue interculturel qui à notre avis est plus porteur de sens que le seul terme de diversité culturelle et linguistique qui met l'accent sur la différence en minimisant l'échange. C'est la raison pour laquelle, nous associons les termes de plurilinguisme et d'interculturalité. Il faut souligner que ce concept d'interculturalité est absent du modèle américain du multilinguisme. Cette absence peut être statistiquement vérifiée par un test assez grossier mais significatif effectué sur la Toile à partir des termes "ethnicité" et "interculturalité" en diverses langues comparées à l'anglais. Sur le français et l'espagnol par exemple, le test suivant est sans appel.

Le résultat est le suivant :

interculturalité : 247 000	ethnicité : 619 000
interculturalidad : 885 000	etnicidad : 297 000
interculturality : 85 700	ethnicity : 57 500 000

Cela montre bien que les publications sur l'ethnicité sont 60 fois plus fréquentes dans le monde anglo-saxon que dans le monde latin et qu'inversement le concept d'interculturalité est 13 fois plus étudié dans le monde latin que dans le monde anglo-saxon. Il faudrait affiner bien sûr et regarder à l'intérieur de l'Europe. Mais cela prouve bien qu'il y a un problème de culture assez fondamental.

L'opposition que nous faisons ici entre ces deux modèles, celui du multilinguisme et celui du plurilinguisme, en les rattachant à deux traditions culturelles et philosophiques, a le caractère systématique de tout essai de classification. Dans la réalité, ces deux modèles coexistent dans des proportions variables, aux Etats-Unis bien sûr, mais en Europe également. La conception dominante de la Commission européenne aujourd'hui est celle du multilinguisme et non du plurilinguisme, en opposition avec l'inspiration initiale des traités.

Le *Nouveau cadre stratégique pour le multilinguisme* est à cet égard très révélateur d'une ambiguïté savamment entretenue.

En évitant de façon délibérée et calculée le terme de plurilinguisme au profit de celui de multilinguisme, il lui associe néanmoins une paraphrase qui définit l'emploi du terme comme la possession par les citoyens européens de plusieurs langues vivantes, ce qui correspond en fait à la définition du plurilinguisme. Selon les canons du Conseil de l'Europe que nous avons faits nôtre dans la Charte européenne du plurilinguisme, une société plurilingue est formée d'individus qui sont eux-mêmes majoritairement plurilingues ou multilingues, au contraire d'une société multilingue qui peut être constituée d'individus monolingues mais de langues différentes. Toutefois la Commission, en mettant sur le même plan les langues officielles et les langues régionales ou minoritaires, et en éludant la question politique et institutionnelle des langues officielles, de travail et de procédure, épouse le dessein caché d'assurer l'hégémonie de l'anglais. L'action en faveur des langues dans l'éducation ne sert ainsi que d'alibi à l'hégémonie de l'anglais.

Caractérisation géopolitique

L'approche géopolitique renforce considérablement ces premières conclusions.

On peut mettre en parallèle l'opposition sociolinguistique entre "multilinguisme" et "plurilinguisme" et l'opposition entre les modèles géopolitiques de l'Empire et des Etats-nations.

Pour cela, il faut approfondir le concept de la langue et recourir à la formulation qu'en donnent Heinz Wismann et Pierre Judet de La Combe qui opposent dans *L'avenir des Langues* "langue de service ou langue fonctionnelle" et "langue de culture".

Nous avons trop souvent une vision très mécaniste, utilitaire voire consumériste de la langue. La langue serait un code dédié à la communication entre les hommes, un code indépendant de la pensée et de la culture. On pourrait ainsi changer de langue comme on change son enveloppe de téléphone portable. Conception très consumériste, mais qui plonge ses racines dans le courant dominant de la linguistique contemporaine (Chomsky) et dans une certaine psychologie du développement (Piaget). Cette conception est omniprésente dans tout ce qui se dit et s'écrit sur ce sujet, y compris dans les instances qui s'occupent du développement des langues, telles que le Conseil de l'Europe. La dimension culturelle est un appendice, que l'on nomme pour passer très vite à l'essentiel, c'est-à-dire la langue fonctionnelle, celle qui se prête le mieux à l'évaluation des compétences langagières. Le cadre européen de référence pour les langues (CECR), illustration parmi d'autres, commence ainsi :

"Le Cadre commun de référence offre une base commune pour l'élaboration de programmes de langues vivantes, de référentiels, d'examens, de manuels, etc. en Europe. Il décrit aussi complètement que possible ce que les apprenants d'une langue doivent apprendre afin de l'utiliser dans le but de communiquer; il énumère également les connaissances et les habiletés qu'ils doivent acquérir afin d'avoir un comportement langagier efficace. La description englobe aussi le contexte culturel qui soutient la langue."

Il ne s'agit pas ici de condamner le CECR, mais seulement de souligner que la conception fonctionnelle de la langue qui l'imprègne largement (la dimension culturelle n'est pas absente, mais est marginalisée), ruine les objectifs pour lesquels il a été mis en place. La conception fonctionnelle de la langue permet d'entretenir l'ambiguïté des objectifs.

Tant que l'on aura pas mis en cause la réduction du rôle de la langue à l'état d'outil de communication, il est impossible de progresser.

La confusion des esprits

Si cette ambiguïté fondamentale de la Commission peut perdurer, c'est que les gouvernements eux-mêmes ne sont pas clairs sur ce sujet, les administrations ne le sont pas, les médias non plus et les familles encore moins. Quand au monde économique, son approche utilitariste le fait naturellement pencher vers la pensée unique, la culture unique et la langue unique qui seules selon eux peuvent assurer l'unité d'un marché mondial.

A titre d'exemple, le programme d'enseignement des langues vivantes publié au BOEN HS du 26 avril 2007 comporte un *Préambule commun* aux différents niveaux d'enseignement dont nous extrayons ce texte stupéfiant :

"Une langue est un instrument qui intervient dans la réalisation de la plupart des tâches sociales : il s'agit, par exemple, de mener à bien un projet, d'atteindre un objectif, de résoudre un problème, etc. Selon la terminologie du Conseil de l'Europe, cette approche est qualifiée d' « actionnelle » dans la mesure où la langue est reliée à l'action. Les tâches exigent en général la mise en œuvre de diverses compétences : générales (dont culturelles), linguistiques, socio-linguistique et pragmatique.

En termes d'apprentissage, ceci implique que les compétences linguistiques (grammaticales, lexicales, phonologiques) et culturelles soient mises en situation dans la réalisation de tâches et ne soient pas considérées comme des fins en elles-mêmes. (Les composantes sociolinguistiques et pragmatiques seront développées et illustrées dans les documents d'accompagnement.)

Les langues vivantes, composantes de la culture commune au collège

Il appartient au collège de former le sens critique des adolescents et de les éloigner des conceptions ou des représentations simplistes. L'apprentissage des langues vivantes joue un rôle crucial dans l'enrichissement intellectuel et humain de l'élève en l'ouvrant à la diversité des langues mais aussi à la complémentarité des points de vue pour l'amener à la construction de valeurs universellement reconnues.

Apprendre une langue vivante, c'est aller à la rencontre de modes d'appréhension du monde et des autres qui peuvent tout d'abord paraître déroutants. Il ne suffit pas de savoir prononcer quelques phrases pour être à l'aise dans une langue ; il est nécessaire d'en connaître non seulement les pratiques sociales, mais aussi l'arrière-plan culturel..."

Dans ce texte à première vue irréprochable, on trouve tous les ingrédients qui nous mènent à la magnification de la langue comme instrument, à la séparation des langues et des cultures, à considérer les langues et les cultures comme des curiosités à relativiser par rapport aux valeurs universelles et par rapport à un monde réel qui leur est extérieur et supérieur, comme si les langues et les cultures n'étaient pas le moyen précisément d'atteindre l'universel.

La langue n'est donc qu'une convention. Il faut l'apprendre à condition qu'elle soit utile, et l'utilité, on n'ose pas le dire, mais le modèle de pensée qui sous-tend ce texte l'implique, c'est que la langue soit la même pour tous, le prêt-à-porter éducatif, le socle commun par exemple, ou une version du socle commun, qui n'est qu'un minimum vital.

L'idée n'est pas nouvelle, mais il y avait la nuance qui fait totalement défaut ici.

Commençons par citer Du Bellay : "Les langues ne sont nées d'elles-mêmes en façon d'herbes, racines et arbres (...), mais toute leur vertu est née au monde du vouloir et arbitre des mortels".

Rabelais : "C'est erreur de dire que nous ayons langage naturel : les langues sont par institution arbitraire et convention des peuples".

Bien sûr, sous la plume de Du Bellay et Rabelais, le caractère arbitraire de la langue avait valeur positive. Aujourd'hui, ce qui peut être dit à ce propos est plutôt une fragilité.

Saussure de même (*Cours de Linguistique Générale*, p. 100) posait l'idée du caractère arbitraire de la langue. Ainsi :

"Premier principe : l'arbitraire du signe.

Le lien unifiant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : le signe linguistique est arbitraire".

A noter cependant que Saussure ne dit pas que la langue est arbitraire, mais que le signe linguistique l'est, ce qui n'est pas la même chose.

Ainsi, les langages formels (mathématiques informatiques) sont par construction arbitraires, mais leur structure ne l'est pas.

D'où les schémas qui suivent, dérivés de ce que l'on appelle la "triade aristotélicienne", triade reprise par des générations de philosophes et qui s'analyse comme un "système de visée du référent" selon l'expression de F. Rastier, en ce sens que :

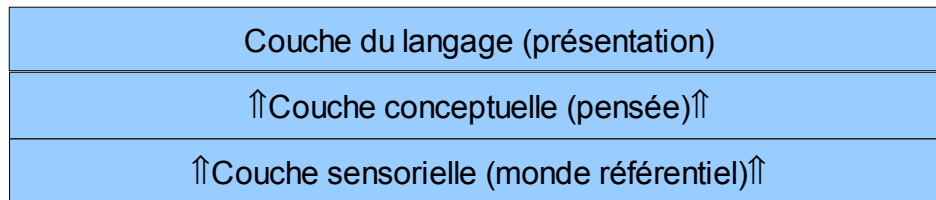
- les concepts sont construits à partir du monde référentiel
- les concepts sont codés en mots
- le tout fonctionne de manière réversible

Du fait de son caractère arbitraire, la langue serait neutre au regard de la perception du monde. On a bien un code qui doit se mouler sur un réel statique et intemporelle qui est seulement à découvrir.

Ce modèle peut toutefois être approfondi, amélioré au point d'aboutir à des conclusions très

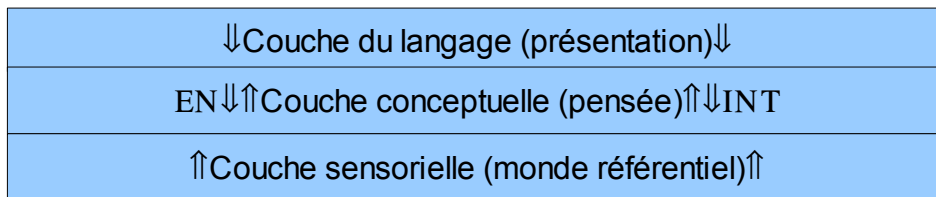
éloignées du point de départ, avec un positionnement de la langue qui de code devient une médiation incontournable et indépassable entre le monde réel dont elle fait partie et le cerveau humain qui en fait lui-même partie. Nous nous risquons à une représentation de cette évolution au moyen de trois modèles.

1) La langue comme convention : le modèle référentiel (modèle du code, triade aristotélicienne)



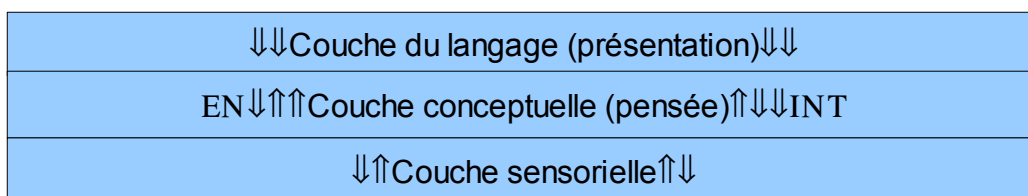
- Le monde référentiel est unique, permanent et immuable
- Le monde référentiel est représenté par des concepts et codé dans la langue
- La langue et la conceptualisation sont extérieures au monde référentiel
- Le tout fonctionne de manière réversible

2) Modèle linguistique de la communication (Roman Jakobson, B.Pottier, etc.)



- La communication est un aller-retour entre un locuteur et un récepteur
- Le monde référentiel est décrypté et codé (parcours ENonciatif)
- Le code est décodé pour représenter le monde réel (parcours INTerprétatif)
- Analogie avec la modélisation informatique en couches matérielles et logicielles
- Langage et pensée sont indépendants l'un de l'autre
- Le modèle est également réversible

3) Modèle linguistique étendu



- Le monde référentiel est le produit d'une histoire : il est dynamique, évolutif, spécifique et ouvert
- La langue assure la structuration de la représentation et participe à la construction du monde référentiel que l'on connaît par la représentation que l'on s'en fait. Langage et pensée sont interdépendants
- La langue et la conceptualisation font partie du monde référentiel
- Le modèle n'est pas réversible

Le modèle qui inspire le préambule commun des instructions sur l'enseignement des langues du ministère français de l'éducation nationale s'arrête au deuxième modèle ci-dessus et ignore complètement que la langue est dans le système global, et d'ailleurs dans une situation très particulière, que F. Rastier met en relief en disant que la langue est un "milieu". "L'opinion commune que les langues soient des instruments de communication témoigne sans doute d'une double méprise. D'une part, les langues ne sont pas des instruments, mais un milieu, et sont une part du monde où nous vivons – de même, pourrait-on dire, que l'air n'est pas l'instrument des oiseaux. D'autre part, si elles servent à communiquer, elles ne sont aucunement limitées à ce seul usage, et accompagnent l'ensemble des activités humaines."¹

Une conception globale de la langue

La langue n'est pas seulement un moyen de communication. Plutôt que de parler de fonction, nous dirons que la langue possède trois dimensions fondamentales évidemment totalement imbriquées et qui s'expriment à des degrés variables dans l'acte de langage.

Elle est d'abord *porteuse et créatrice de sens*. Elle est étroitement et indissolublement liée à l'activité de pensée.

« Contrairement à ce que beaucoup de gens pensent, une langue n'est pas simplement une structure grammaticale, avec un assortiment de mots interconnectés, en accord avec un code syntaxique ; une langue est aussi - et même, avant tout - une création de signification, fondée sur nos sens. Ainsi, nous observons, nous interprétons et nous exprimons notre propre monde à partir d'un contexte personnel, géographique et politique spécifique ». (Manifeste des traducteurs pour la diversité linguistique (<http://www.tlaxcala.es/manifiesto.asp?section=2&lg=fr>))

Cette formulation n'est pas nouvelle, mais tellement fondamentale. Heinz Wismann et Pierre Judet de La Combre la reprennent en parlant de "dimension expressive de la langue". Celle-ci implique toute la dimension conceptuelle de la langue, et telle qu'on va la voir déployée dans les 1531 pages de cette oeuvre admirable réalisée sous la direction de Barbara Cassin *Vocabulaire européen des philosophies - dictionnaire des intraduisibles*.

Mais elle était déjà exprimée par Lev Vygotski en 1934 dans *Pensée et Langage* en disant que "le mouvement même de la pensée qui va de l'idée au mot est un développement. La pensée ne s'exprime pas dans le mot mais se réalise dans le mot."

La langue est aussi un *moyen de communication*. Ce n'est pas seulement un moyen d'échanger de l'information, c'est un moyen d'interagir avec les autres. Par la pensée ou le sentiment que l'on exprime, on agit sur les autres et réciproquement. Ce caractère dissymétrique de la communication n'est par définition pas neutre. Le rapport de communication est un rapport inégal. C'est un constat objectif auquel on ne peut rien. Le terme de communication est donc assez trompeur et a sans doute un vocation soporifique. On devrait plutôt dire que la langue est le moyen de l'interaction dans les sociétés humaines. H. Wismann nomme cette dimension de la langue "dimension stratégique".

Enfin, le langage est un *moyen de mémoire*, de transmission des savoirs, des idées et des valeurs. C'est toute la question de l'histoire et de la civilisation, portées par l'invention de l'écriture. Il est évident que si la communication n'intègre pas cette dimension, elle se réduit à des aspects purement pratiques, utilitaires, instrumentaux.

On peut illustrer cette caractéristique des langues par l'exemple d'un concept très fort, inégalement assimilé par les langues : le concept de *laïcité*. C'est un pur produit de plusieurs siècles d'histoire, que seuls sont capables de comprendre ceux qui peuvent accéder à l'histoire sociale qui en a permis l'émergence ou qui sont eux-mêmes immergés dans le contexte politico-social qui est le produit de cette histoire.

¹ *Eloge paradoxal du plurilinguisme*, dans *Plurilinguisme, interculturalité et emploi : défis pour l'Europe*, Actes des Premières Assises européennes du plurilinguisme, à paraître, p. 12 et s.

C'est cette particularité qui fait que le concept de *laïcité* n'existe pas dans toutes les langues. Il n'y a pas qu'en arabe qu'il n'existe pas. Il n'existe ni en anglais ni en allemand. En anglais, on trouve le mot *secularity*, et *laicity* n'apparaît dans aucun dictionnaire. L'usage existe cependant, mais marginalement et sans se distinguer du sens de *secularity*.

Une recherche rapide a montré que le concept existe en espagnol et qu'il s'est développé en espagnol avec ses multiples déclinaisons au cours du 19^e siècle avec un certain parallélisme avec l'apparition de ces mêmes déclinaisons en français. La recherche n'a pas été faite, mais il est probable qu'il en soit de même en italien et en portugais. Donc, le concept est né dans un contexte de conflit entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, là où le pouvoir spirituel fortement structuré (la papauté) a eu la prétention d'exercer également le pouvoir temporel, donc en pays catholique.

Cela veut dire clairement que l'importation du mot dans une autre langue n'assure pas la conservation du sens. Si dans le transfert, le mot perd sa signification, il perd dans l'opération sa qualité de signe linguistique. Ce n'est plus qu'un alignement de lettres auquel le récepteur donnera une signification qui peut n'avoir aucun rapport avec sa signification d'origine, et être ainsi la source des tous les malentendus, incompréhensions, oppositions et conflits.

La langue est tout cela à la fois, ces trois aspects étant interdépendants. Ce que l'on appelle les langues de culture, c'est-à-dire toutes les langues naturelles, présentent cette complexité. Les langues artificielles ne jouent évidemment pas ces rôles et sont par construction spécialisées. Elles sont déterminées par leur objet. Les fonctions que l'on confère à des langues dégradées, dérivées de l'anglais notamment, ne représentent qu'une petite partie, l'aspect strictement utilitaire et instrumental de la langue, et évacuent évidemment tout le matériel culturel dont la langue est constituée. C'est ce que Heinz Wismann et Pierre Judet de la Combe appellent les "langues de service" par opposition aux "langues de culture".

Vous ne pouvez pas mettre la langue d'un côté et la culture de l'autre et garder la même culture en changeant de langue. Par contre, les cultures ne sont pas des totalités, ce sont des systèmes ouverts en frottement constant les unes avec les autres, en situation d'échanges mutuels, mais aussi en situation d'affrontement. "Les cultures se forment, évoluent, disparaissent dans les échanges et les conflits avec les autres." (F. Rastier)

Donc, il n'y a que trois façons d'accéder à la culture et aux autres cultures : la traduction, l'art et la langue.

Maintenant, sur la base des fonctions des langues et de la distinction entre langue de culture et langue de service, on peut approfondir les modèles du multilinguisme et du plurilinguisme.

L'opposition entre "langue de service" et "langue de culture" se situe plus au niveau de l'emploi que de la compétence. Un natif utilisera sa langue en tant que langue de culture et pourra l'utiliser selon le contexte en tant que langue de service et passer de l'un à l'autre en changeant simplement de registre. Le non natif peut aussi employer une langue qui n'est pas sa langue maternelle comme langue de culture. Ce n'est pas une question de niveau de compétence, car l'apprentissage (dans un cadre scolaire ou non scolaire) peut incorporer dès le départ des éléments culturels qui font que même à un niveau de compétence langagière moyen, le non natif peut disposer des éléments permettant un échange authentique.

Deux modèles inconciliables

Si nous appliquons les trois dimensions du langage aux modèles du multilinguisme et du plurilinguisme, nous trouvons des oppositions radicales.

Dans le modèle du "multilinguisme", qui est celui de l'Empire, les populations sont monolingues et communiquent peu entre elles. Elles communiquent avec la puissance dominante dans la langue de cette dernière et elles communiquent entre elles dans cette même langue. Le modèle de

communication est un modèle restreint à la négociation pratique : on communique tout en s'ignorant. On manie la langue de service que les ressortissants à part entière de l'Empire ont le privilège d'utiliser dans toute sa plénitude, c'est-à-dire en tant que langue de culture. La langue est alors l'outil par excellence de la domination.

Il s'agit d'un modèle certes, mais dont les incarnations historiques sont faciles à identifier : ce sont les Etats-Unis qui exterminent puis confinent les tribus indiennes survivantes dans leurs réserves, ce sont les britanniques qui déportent les Acadiens (des auteurs américains nomment la guerre de 1756-1763 "The French and Indians War"), dont une partie atterrit en Louisiane, c'est aussi le Québec qui réussit à survivre par sa vitalité démographique, par la religion et par la langue.

Bien sûr d'autres exemples peuvent être trouvés, et dans l'histoire de l'Europe centrale, orientale et balkanique, ceux-ci sont légions. C'est donc un modèle universel.

C'est aussi celui que Barbara Cassin décrit dans son dernier livre : "Google-moi. La Deuxième mission de l'Amérique.". L'évolution actuelle, si l'on extrapole, relèguera les langues de culture de l'Europe, qui toutes sont évidemment des langues de culture, au rang de dialecte. Les élites se seront évidemment "sauvées par le haut", elles ont commencé à le faire, et l'histoire de recommencer, et la langue dominante de connaître le sort du latin : processus de différenciation de la langue dominante, déclin, cristallisation, etc. La question est "être ou ne pas être", "disparaître ou se battre".

L'autre modèle, celui du plurilinguisme, reconnaît l'altérité et l'échange. Par la langue, on reconnaît l'autre et on le reconnaît parce qu'on le connaît. On ne cherche pas systématiquement la conquête. On négocie, on coopère. Ce n'est pas un monde idéal, mais c'est un monde qui réduit les risques de guerre, c'est un monde plus propice à la paix et à la prospérité. C'est un monde moins inégalitaire, car il n'est pas fondé sur le primat de la domination. C'est un monde plus créatif, car la création se nourrit de l'échange. C'est le modèle que l'on peut souhaiter pour l'Europe. C'est celui qui s'est appliqué depuis la fin de la Seconde guerre mondiale en Europe, mais pas dans le reste du monde. C'est celui qui inspirait les fondateurs de l'Europe et celui de la rencontre De Gaulle-Adenauer.

Ce modèle européen est-il menacé? Nous pensons que oui. C'est la raison pour laquelle le projet plurilingue, projet d'une Europe culturelle, est un projet éminemment politique.

L'Observatoire a vocation de faire des propositions à ce sujet. Y-a-t-il un moyen de sortir de cette opposition qui ressemble à une "Guerre de Cent Ans" entre le monde anglophone et le monde francophone, dans lesquelles les autres langues jouent le rôle de spectateur.

Il n'est pas sûr que cette opposition idéologique sur fond d'intérêts géopolitiques qui concerne les bastions avancés du combat linguistique, British Council en tête, imprime réellement les esprits. Dans des pays de culture monolingue tels que la plupart des pays d'Europe occidentale, l'apprentissage de l'anglais n'est pas conçu comme une fin en soi, mais une étape vers le plurilinguisme. On y voit une ouverture et peu sont conscients du risque de se trouver dans une situation d'enfermement.

Conclusion constructive

La position constructive aujourd'hui est de dire très simplement que la connaissance de l'anglais est évidemment un atout, mais qu'il faut l'employer à bon escient, au lieu d'en faire un moyen de distinction, de différenciation et de discrimination. Au-delà du ridicule de certains ministres français qui utilisent l'anglais comme un faire valoir personnel, et compte tenu de la banalisation d'une connaissance basique de l'anglais, c'est la compétence plurilingue qui est le futur critère de différenciation. Nous disons "compétence plurilingue" et non plurilinguisme, car il ne s'agit pas ici de nombre, mais d'une compétence particulière, qui n'est pas un don, mais une aptitude qui s'acquiert, celle de pouvoir apprendre des langues, et de comprendre la différence entre langue de culture et langue de service. La première permet de se comprendre, la seconde seulement de communiquer. C'est le rôle de l'éducation nationale de la développer et d'en faire bénéficier le plus grand nombre, condition fondamentale de la cohésion sociale.